

Les gens qui aiment Emmanuel Bove parlent parfois de lui d'un ton un peu sévère, ou alors, ils n'ont pas vraiment envie que tout le monde connaisse ses livres. Ils ont un rapport très personnel à son oeuvre, et les choses trop intimes, on ne veut pas les partager comme ça. Certains sont plutôt contents qu'il ne soit pas plus célèbre, et du coup, il fait partie pour longtemps des auteurs qu'on s'emploie à redécouvrir, toutes les quinze ou vingt années. C'est cyclique, comme la mode vestimentaire. Peut-être que la prochaine fois, les jeunes gens qui liront Bove seront tous habillés en noir ou porteront de nouveau des chemises bariolées, mais ce n'est même pas sûr. Sera-t-il sur toutes les tablettes qui nous proposent trois mille ouvrages dans un machin de la taille d'un agenda moyen ? Nous verrons bien. Cela sera intéressant, à voir. Même si nous ne serons pas tous encore là.

A regarder ces deux belles émissions de télévision le concernant, des choses me sont revenues en mémoire, que je m'étais empressé d'oublier. Les deux programmes commençaient par la lecture du début de mes amis, comme le font souvent les lecteurs, dans la vraie vie. Mes amis est en poche. De la description de la chambre qui ne protège d'aucune intempérie, on passe dans la rue. La rue est le vrai territoire de Bove. La rue et ses accessoires, genre chambre meublée, square à peu près calme. La rue prend aussi la forme des grands boulevards où ses amis, et les amis de ses amis, poursuivent leurs rêves de gloire, ou tentent d'échapper à leur fatalité. Où les riches rencontrent les pauvres, et où les pauvres rêvent de cette rencontre. La rue est l'endroit où on rêve le mieux, chez lui. On rêve de châteaux en Espagne, de richesse et de grande destinée, on rêve d'une rencontre qui changera tout, d'ailleurs, à chaque fois, il s'en est fallu de peu. Comme, par exemple, il s'en faut de peu pour que la terre soit heurtée par une grosse météorite, ce qui n'est jamais arrivé. Ce premier livre a eu un grand succès. Bove, à la différence de ses personnages, aura connu le succès. Pas longtemps. Fils d'un Russe allergique au travail salarié et d'une femme de ménage, Bove avait un frère, Léon, qui est resté avec leur mère. Ne voulait pas travailler. Tout comme les héros de Bove, qui cherchent la martingale qui leur épargnera le salariat, à quoi pourtant, ils rêvent. Son père est parti vivre avec une riche anglaise, Emmanuel sa première femme était anglaise, je crois, il a divorcé lui aussi. La différence c'est que Bove a passé sa vie d'adulte à travailler comme un fou, si on peut dire ça, fou, il savait qu'il n'aurait pas le temps de terminer. Il savait aussi que ça va toujours vers le pire, même si, parfois, une bonne surprise n'est jamais complètement impossible. Il n'y en a pas eu, dans son cas.

C'est quand même amusant, dans l'émission de télé, cette façon dont les gens modestes parlent de cet ami, qui n'est sans doute pas leur ami. Ils ont vraiment la dent dure. Ils l'accablent de tous les maux, et ils lui reprochent d'être « dominateur ». de qui ? En tout cas, ils le garderaient bien à l'écart.

Une dame le verrait bien, un peu poussée il est vrai par les questions de Pierre Dumayet, en petit dictateur, dans un passé pas lointain. Pour d'autres, ce type qui semble faire passer l'amitié avant l'amour est sans doute homosexuel, un pédégé à la retraite le voit comme un flemmard parasite, un point c'est tout. La dent dure. Il leur fait envie, de ne pas travailler, un jeune homme remarque qu'à ne rien faire, cet inactif endurci excite la jalousie de ceux qui voudraient bien être comme lui, mais se lèvent tôt le matin. Pourtant, le reste de sa vie, comment l'envier ? Les personnages de Bove se prêtent à toutes les interprétations, ils ne sont pas larges d'épaule mais ils en ont vu tant. Puis, ils retournent dans leur chambre s'allonger sur leur lit, une place, ou deux, deux maximum en se serrant. Personnes seules. Est-ce demander la lune que de l'être moins ?

Filmer le monde d'Emmanuel Bove à mon avis c'est filmer de petites choses, des tickets de métro dans un caniveau, des épluchures de pomme bien régulières au bord d'une petite assiette blanche, un gant de peau noir ou rouge tombé entre deux sièges dans le métro, ou les lumières du grand café où celui qui y met les pieds vit quelque chose d'intense, personnage dans un livre de Bove. Mais, les marginaux de tous poils fréquentent plus les trottoirs et les devantures que l'intérieur des brasseries et des boutiques, ceux de Bove aiment le clinquant, les rêves à quatre sous, les dorures et les breloques. J'aime chez lui cette sorte de naïveté sophistiquée, ces histoires faites de plus en plus vite, en homme pressé, d'amours bâclés, de familles qui se délitent, de jeunes gens promis à un si peu brillant avenir, rongés par quelque chose de fatal, à quoi ils ne pourront pas échapper. La télévision évite rarement, quand elle montre les écrivains, de céder au mythe des vies bien remplies, ou à la tentation de l'héroïsme. Bove a sa façon a été aussi un héros, sans la ramener. Gaulliste de la première heure, marié en deuxièmes nocés à une juive communiste, il a dû fuir à Alger, sans se faire mousser. Bove le pauvre. Bove refusé par Gallimard, quand il avait vraiment besoin de leur aide. L'idée de se plaindre, lui ? Même pas.

Emouvant témoignage de sa fille, une dame maintenant âgée, élevée par sa mère, qui recevait toute petite les livres d'Emmanuel, si lourds à porter. Elle nous dit tout, les paons qu'il avait à Compiègne, il en aurait bien vu dans le jardin de maman, son ex-femme, en banlieue. Pas de paons. La fois où, toute prête endimanchée pour partir avec lui en vacances, il n'est jamais venu. Elle l'a attendu. Un chagrin pour toute la vie. Elle dit, « il était quand même extraordinaire, on ne croit plus à rien après ça. » Misère, je me suis dit, faire ça à une mère, on n'a pas idée. Ces quelques paroles d'une ancienne petite fille qui n'a pas oublié valent plus pour moi que ces acharnements d'huissier ou de détective à feutre mou dans la vie des écrivains. Beaucoup de déplacements dans la vie d'Emmanuel, mais finalement peu d'histoires, une enfance difficile, un divorce, un exil, et 30 livres écrits en vingt ans. Je ne sais pas pourquoi je vois Bove en lointain cousinage avec Scott Fitzgerald, la vie

des deux a bien été un processus de démolition, mais quand ils se rencontrent, ils ne se parlent pas, ils se sourient à peine, parfois.

Il nous donne à voir, et ça va bien avec les bonnes émissions de télé. Les images de Bécon-les-Bruyères m'ont donné envie d'y retourner avec un pistolet à eau ou une panoplie de Zorro pour réveiller les Béconnais et les forcer à regarder plus loin que le bout de leurs souliers. On ne parle pas beaucoup de l'humour de Bove. Bécon n'a pas changé depuis 1930 où Bove a passé quelques mois, et où les ados des années 80 se ressemblent encore, comme ceux d'avant, et ceux d'après. J'ai pris prétexte de cette rencontre avec vous et les images de l'émission pour y retourner faire un tour, j'ai passé beaucoup d'années à Bécon. J'ai cherché. Cherché. Personne ne lui ressemblait. Les Béconnaises du train que j'avais pris à la gare Saint-Lazare lisaient le prix Goncourt de l'année précédente, ou fifty shades of gray.... D'autres écoutaient de la musique sur des Ipods bleu ciel et gris perlé et n'allumaient, à la sortie, que des cigarettes blondes légères. Le soir, elles n'allaient sans doute pas lire un livre d'Emmanuel Bove, mais peut-être qu'un de ses amis les avait observées, et un jour, les mettrait dans un livre où elles continueraient de nous faire rêver.

Dominique Fabre.